

Il pleuvait ce jour-là lorsqu'elle s'est levée.

« Ah ! Au fait, quel jour sommes-nous ? » se dit-elle. « Vendredi 13 ?! Zut ! »

Elle n'aimait pas les vendredis 13 qui lui réservaient toujours des surprises.

Enfin, ce qui lui brûlait les lèvres était plutôt : *Bloody fucking friday* ! Pendant toutes ces années, elle était rentrée dans le moule, avait apprivoisé sa colère. Ce *Zut* était définitivement trop politiquement correct. Prendre un avion pour Paris un vendredi 13 ne pouvait être qu'une idée de son frère Liam. Il ne ratait jamais les matches du tournoi des six nations, celui qui s'annonçait dans cet impressionnant Stade de France était incontournable. A peine mis en vente, les billets s'étaient arrachés en quelques heures. Le Graal pour Liam, il avait eu de la chance sur ce coup-là...

Tu viens avec moi, il avait dit.

J'avais répondu oui, malgré tout, histoire de voir un peu de pays, d'oublier la mélancolie de nos collines, du barbelé au bout du champ. L'odeur du fumier devant la grange, l'eau maronnasse qui se faufilait dans la rigole finissaient par me donner la nausée. Depuis ce foutu vendredi ma vision du monde était devenue étriquée.

Liam avait fait ce qu'il avait pu.

Moi aussi.

La radio égrène le chapelet habituel des poncifs à propos des vendredis maudits, cela déclenche chez moi une réaction épidermique. Je change de station pour écouter un peu de musique.

Je n'ai jamais été très doué pour faire du café et comme j'ai conscience que les putains de capsules qui pourraient me faciliter la vie salopent la planète, je ne peux abandonner ma cuillère crasse. Difficile de déboulonner ses habitudes, l'arabica me donne pourtant des palpitations. Mon application à faire la différence entre dosette rase et bombée est incertaine. J'ai toujours eu tendance à surdoser.

Il faut que j'affûte mes sens comme un chasseur avant l'embuscade. Le grand mug de café fait partie de la préparation.

Quand j'avais postulé pour le job, le boss m'avait demandé si je voyais clair.

T'as pas de tics tocs des yeux, il a dit, pensant être drôle. Il a été le seul à rire et s'est senti con d'un coup. Sa mauvaise haleine était perceptible à plus d'un mètre, un mélange de tabac froid, d'alcool et de charogne. Ses dents étaient pourries, comme beaucoup d'agences assurant la sécurité des grands événements. Des négriers qui payaient à coup de trique des gars un peu *borderline*, comme moi.

Ce bâtard avait été un peu impressionné par ma carrure, fallait tester la bête, fouiller dans la tripaille, voir si j'avais du répondant.

Tu as déjà passé des heures dans le coffre d'une bagnole à guetter une proie avec une arme de sniper, j'ai eu envie de lui dire. J'ai fermé mon plomb, comme d'habitude.

Je ne sourcille pas, j'ai certifié, à peine je cligne.

C'était peut-être trop de vocabulaire d'un coup pour lui. Il m'a tendu un contrat chiffonné en acquiesçant.

Voilà ça s'est fait comme ça, j'ai pris le *Bic* et j'ai signé le truc.

Tu commences samedi prochain, il m'a dit, tu vas faire le France-Ecosse avec Salim. En observation. Il a souri de son trait d'esprit minable et a levé son gros cul du siège sur lequel il était emboîté. J'ai cru que le fauteuil allait le suivre au vestiaire. Il m'a donné les clés d'un casier.

Tu les perds pas sinon c'est pour ta poche. Il m'a jaugé de la tête aux pieds et a demandé ma pointure.

46, j'ai répliqué.

D'une armoire métallique, il a sorti la tenue réglementaire. Que de l'obscur. Un jean, un polo avec le logo moche de la boîte, un pull un peu rêche et une parka chaude et imperméable avec des poches sur tous les côtés et à l'intérieur. Sur le dessus de la pile, il a posé une cagoule noire.

Je me suis demandé si tout ça avait été lavé avant de changer de propriétaire.

Il avait l'air satisfait de son offrande. Avec cet attirail et les accessoires dissuasifs qui allaient avec, j'allais ressembler à un couteau suisse.

Il vient d'où ton accent, il a fait.

Du nord, j'ai répondu en sortant du vestiaire les bras chargés.

Ça a eu l'air de lui suffire. Il m'a donné le numéro de Salim.

J'avais le job et j'avais bien l'intention d'être une sentinelle irréprochable.

Depuis, j'observe, je scrute, j'élucide.

Les veilles de matchs, le calme de la classe éco prend du plomb dans l'aile. La bière coule déjà à flots quelques minutes après le décollage au grand désespoir du personnel naviguant. Liam braille avec ses potes. Ils parient déjà sur le score. Leurs femmes sont là aussi, affublées de perruques rousses bon marché et de costumes de farfadets. J'ai dit à mon frère que je me déguiserai juste pour le match. T'es rabat joie, il a répondu, faut t'amuser Abby, ça changera rien au passé.

Je n'ai jamais voulu boire pour oublier, même si je ne dis pas non à une pinte de temps à autre. Finalement, j'aime me vautrer dans ce souvenir. C'est tout ce qui me reste.

Les rires et les sifflets remplissent l'avion, je suis hermétique aux règles du rugby, je viens par solidarité pour la fratrie. Pendant les matchs, dans ma bulle, je me réjouis par capillarité. Leur joie est contagieuse, leur énergie m'anéantit parfois. Ils chantent, s'étreignent, hurlent et je ne comprends toujours rien.

J'ai promis que j'allais faire des efforts, que j'allais participer, lever les bras, chanter pendant les hymnes. Dans deux heures, je serai dans une des plus belles villes du monde. Il paraît que c'est romantique Paris. J'ai vu des photos, des films qui se passent là-bas. Je ne l'ai pas dit à Liam, mais j'espère que demain j'aurais le temps de voir autre chose que le Stade. Je me fous de la Tour Eiffel. J'aime les jardins au printemps. J'aimerais aller au Luxembourg avant de reprendre l'avion. Je m'imagine là sur ces chaises froides un peu inclinées à suivre la ronde du soleil, éblouie par les paillettes qu'il dépose sur les bassins. Je ferme déjà les yeux et j'entends les cris stridents des enfants, le feulement des petits navires qui glissent sur l'eau et tardent à revenir. Le bruissement des feuilles à peine écloses et le parfum de sève collante. Je me gaverai de toutes ces merveilles et je les projetterai en rentrant sur la surface lisse de la mare. C'est là que sera mon secret, en cinémascope.

J'ai renoncé à la joie quand j'ai perdu Sean. Il était mon socle, ma terre vibrante, le feu et la lave. C'est moche la lave quand elle fige. Il ne reste que le goût de la cendre et un voile qui ternit toute chose.

J'en ai vu des matchs et des concerts, des foules innombrables. Des excités, des placides, des illuminés. Malgré les fouilles à l'entrée, un pépin peut toujours arriver. J'ai pris du galon, j'ai

recruté une équipe avec l'approbation de l'autre salopard, lui ne m'a jamais déçu, constant dans sa couardise. Bref, l'affaire roule, les gars sont fiables et j'ai la part du roi.

Positionné pratiquement face à l'écran géant, je m'autorise quelques digressions visuelles. Le maillage de la surveillance est assuré, nous sommes à quelques mètres de distance les uns des autres, Salim à droite, Jean-Claude à gauche. Tous cagoulés comme une belle brochette de malfrats.

Je ne devrais pas le dire, mais je regarde les plus belles actions du match, les ralentis des essais, les gros plans sur les muscles des joueurs pendant la mêlée, la sueur qui colle les cheveux. C'est dingue cette caméra qui se déplace sur les câbles comme une araignée défoncée au speed. Je crie intérieurement quand l'Irlande marque. J'espère que ce soir on va mettre une branlée aux français. Mon cœur est resté là-bas, oui c'est véritablement ce que je peux dire.

A peine le temps de dire *ouf* à l'hôtel et nous sommes repartis pour le stade. Le groupe est déjà bien éméché quand nous arrivons au métro. Il y fait chaud et l'odeur de pisse se diffuse dans les couloirs au gré des marées humaines et des courants d'air endémiques. Je ne ressemble à rien dans ce déguisement grotesque. J'ai tout accepté sauf la perruque, mes cheveux sont naturellement incendiaires. Nous avons laissé passer trois mètres avant de pouvoir monter dans une rame, les corps se frôlent, se collent, s'imbriquent. Seuls quelques gobelets de bière vacillants émergent de la foule. Cette journée n'en finit pas, *bloody fucking day again*.

Il faut passer toutes les étapes de la fouille, une femme se charge de moi. Mon déguisement l'amuse mais elle reste très vigilante. Le stade bourdonne, bouillonne, la clameur s'accroît quand nous gravissons les marches. Quand enfin, nous arrivons à notre place, les hymnes sont sur le point de commencer. J'ai promis à Liam de donner le change, je fais du play back, je suis époustouflée par cette ferveur qui emporte la foule.

Le boomerang d'un autre vendredi 13 revient violemment me heurter à la poitrine, là où tout palpite. Je suis pétrifiée, au milieu de mes amis gesticulants. Pas loin de trente ans auparavant ma tête était posée sur l'épaule de Sean, je pensais que nous étions invincibles.

Les ondulations se propagent à grande vitesse dans les gradins, la partie est plutôt mal engagée. Les français ne laissent aucune faille dans leur défense, ils sont rapides et très efficaces. Je surveille les mouvements de la foule, l'enthousiasme communicatif, les bras qui s'agitent pour la *Hola*. Nous devons veiller à ce qu'aucun projectile n'atteigne le terrain. La Marseillaise ponctue le temps restant et embrase le public. Face à moi, un groupe d'une dizaine de supporters. Maillot de l'équipe de France, coq insolent sur la tête, ils s'embrassent à chaque essai transformé en sautant comme des enfants. Pas de quoi s'inquiéter. Salim lève son pouce droit, je tourne la tête vers Jean-Claude, sa zone est également sécurisée. J'ai chaud sous ma cagoule, c'est une belle soirée de printemps. J'aimerais être ailleurs, au calme, dans un jardin peut-être. Les oiseaux s'affolent en ce moment. L'herbe est tendre. Gorgée des pluies d'hiver, elle frémit au réveil des insectes, s'agite au rythme de la population souterraine. Elle se soulève par intermittence sous l'exploration des lombrics. J'aime par-dessus tous ces mulons de terre noire, comme autant de petites spirales de chantilly brune. J'aime les imperfections que m'offre la nature. Depuis que j'ai quitté ma cellule, je mesure en permanence mon oxygène. Je suis resté trois ans dans cet espace de trois mètres sur deux, à l'isolement. Ici tout est grand, je respire. Il reste un quart d'heure à jouer, les français mènent au score.

J'ai levé les yeux dix secondes vers l'écran géant et il y a eu cette déflagration silencieuse. Ce coup en plein cœur qui n'a touché que moi...

Nous allons perdre, je vois que Liam s'énerve. Fiona et Mary se déchaînent. Dès que l'hymne français résonne, elles hurlent. Tous les prénoms des joueurs de l'équipe d'Irlande y passent. Je suis comme en apesanteur.

Mon chapeau a glissé sur le côté, je dois avoir l'air d'une idiote. J'ai hâte d'être à l'hôtel. Je sais qu'il y aura encore un verre, puis un autre même si ce n'est pas celui de la victoire. Depuis le début du match, je me demande à quoi peuvent penser ces hommes cagoulés qui veillent près du terrain. On dirait des guetteurs, prêts à bondir sur un éventuel intrus. Ils sont nombreux, tournent le dos au match, ratant toutes les bonnes occasions de se réjouir. Je n'aimerais pas cette frustration. Tiens on dirait que celui qui est face à nous va soulever sa cagoule, on dirait qu'il a du mal à respirer.

Sur l'écran, je me suis vue quelques secondes, Fiona m'a dit, regarde c'est nous ! Le commencement de la célébrité. Du grand n'importe quoi, oui...

Quand je suis partie avec Sean pour ce qu'ils ont appelé par la suite le *Dummy run*, je ne savais pas ce qu'il y avait dans le camion. J'aurais fait n'importe quoi avec lui, pour lui. Il avait cette espèce d'assurance naturelle qui faisait tout passer. Il disparaissait parfois des semaines mais quand l'audace lui prenait de revenir à moi, il savait qu'il serait absous. Je ne posais jamais de questions.

Toujours est-il que je l'ai suivi dans cette folie.

Je t'emmène à Londres, il m'a dit. J'ai une livraison à faire. Quelques jours en amoureux, ça te dit Abby ? Ben oui, ça me disait. La perspective de l'avoir pour moi seule et de voir la Tamise était inespérée. On allait passer par l'Ecosse, prendre le ferry et descendre tranquillement jusqu'à la City. La traversée de Belfast jusqu'à Carinryan serait trop courte pour louer une couchette et avoir un peu d'intimité. Il m'a dit, tu verras la cabine du camion est confortable, avec les rideaux tu pourras m'embrasser sauvagement. Je me souviens de son rire à ce moment-là et de ce mot, *sauvagement*.

On avait mis *Can you feel the love tonight* d'Elton à fond, ça ne collait pas vraiment avec l'idée que l'on se faisait de notre road trip rebelle, mais je trouvais le refrain furieusement romantique. On se tenait la main le plus souvent, un duo à la Bonnie and Clyde sauce irlandaise. Sa façon d'étreindre mon poignet variait en fonction des aspérités de la route. J'étais loin de me douter que j'étais assise sur une bombe qui allait quelques semaines plus tard désintégrer tout un quartier et tuer des gens. C'est ce que je ne lui ai jamais pardonné, d'avoir abusé de ma candeur, d'avoir mis ma vie en jeu sans sourciller pour une foutue répétition. Tout ça pour voir si le système était fiable avec les vibrations du voyage. *Bloody fucking Friday*... Tout ça me paraît si loin désormais, depuis je n'ai jamais plus donné ma confiance, ni mes lèvres à personne. Mon corps hiberne désormais, une très lente agonie stérile.

C'est elle, j'en suis certain. Putain, il y a 80 000 personnes dans ce stade et j'ai vu Abby deux secondes. Mon cœur bat tellement vite qu'il essaime des centaines de répliques. Il remonte dans ma gorge, martèle mes tempes. Je transpire comme un bœuf, j'ai envie de gerber. *For God Sake*, je vais crever là, sans avoir pu lui demander pardon. Je soulève légèrement ma cagoule pour aspirer une grande goulée d'air frais. Salim se tourne vers moi, je lève mon

pouce pour le rassurer et je repositionne la laine sur mes lèvres desséchées. Mes pensées se télescopent, je suis sur un ring, uppercut, sonné, le compte à rebours a commencé.

Can you feeeeel the love toniiiiight, je n'entends plus que ça malgré la foule qui rugit pendant les dernières minutes du match. Elle est à nouveau près de moi dans le grand Ford cargo, la vitre entrouverte souffle sur ses cheveux de feu. Abby sentait toujours la fumée, oui la fumée et la tourbe.

Elle me sourit, embrasse ma main comme si j'étais un Dieu. Et elle chante, faux, mais je n'ai pas peur avec elle, je suis un salopard d'égoïste. On a parlé des kamikazes qui attachent des ceintures d'explosif autour de la taille de leurs otages. Je n'ai pas fait mieux en lui demandant de venir à Londres avec moi. Tout ça parce que j'avais la trouille de crever seul avec cette bombe sous mon cul. Abby, je l'avais dans la peau. Dans ma vie de sniper, c'est à elle que je pensais en ajustant mon tir. Quand les hommes tombaient et que la bile remontait jusqu'à ma glotte, elle était ma consolation. J'étais un égaré depuis que j'avais goûté à sa fente, à sa liqueur, elle s'était abandonnée à mes explorations avec une telle fougue. Elle s'entortillait autour de moi comme une liane fraîche et puissante.

J'adorais la symphonie fantastique de ses murmures et l'explosion bruyante de son plaisir.

J'ai pulvérisé tout cela avec autant de force que le Semtex de Canary Wharf. Pendant que Clinton déroulait le tapis rouge à la paix avec les Irlandais, derrière des vitres blindées et d'immenses sapins de Noël, nous mettions au point notre plan d'attaque londonien.

Des hommes sont morts, j'ai payé, pas suffisamment pour certains, et puis je me suis fondu dans l'immensité de l'anonymat, dans le marigot des secondes chances.

C'est ce cratère immense qui navigue dans mes tripes depuis plus de vingt ans.

Je n'avais pas plus de chances de revoir Abby aujourd'hui que de gagner à la loterie, probabilité zéro pointé, elle et son costume dérisoire. Pas plus de chance que de trouver un trèfle à quatre feuilles dans un pâturage de plusieurs hectares.

Et je suis là, corseté par ce maudit job qui m'empêche de courir dans les gradins et de partir à sa recherche.

Le sens du devoir sans doute.

Je n'ai pas vu la fin du temps règlementaire, je vais laisser Abby repartir, c'est peut-être mieux.

L'arbitre siffle la fin du match.

Liam est bourré, mais bon perdant, beau jeu, victoire logique, il a dit. L'ambiance générale est plutôt fraternelle. La foule s'évacue très lentement du stade, canalisée par les agents de sécurité. Il faut rejoindre le métro, à ce rythme-là, on va attendre au moins une heure. J'ai faim et j'étouffe avec ce satané costume en synthétique. J'imagine l'enfer de tous ces gens qui travaillent dans les parcs d'attraction... La faim agrippe mon estomac malgré les souvenirs pesants, malgré les bouffées de chagrin, malgré le manque de Sean.

Merci Liam, tu as eu raison d'insister, c'était bien de voir tout ça, l'ambiance et tout. Je vais rentrer à l'hôtel, tu ne m'en veux pas, dis ?

Non, il a fait. Je pense que dans son état, ma présence ne lui fera pas longtemps défaut.

Demain matin je vais voir Paris se réveiller, j'ai dit très fort pour être sûre qu'il percute. Je l'ai aussi répété à Fiona par sécurité.

Je laisserai un mot à l'accueil.

La télé de l'hôtel repasse les meilleurs moments du match, et je me reconnais sur cet écran géant. Rien de mieux qu'un costume ridicule pour attirer l'attention.

J'ai appelé le room service après une bonne douche, j'avais l'impression d'être riche, d'être libre comme pendant cette nuit à Londres avec Sean.

J'ai mis le réveil à 7 heures.

Le sommeil m'a quitté pendant ces années de prison, je suis plutôt en état de veille. Mes tentatives pour retrouver Abby dans la foule ont été vaines, malgré l'excentricité de sa tenue, il y en avait tant de semblables. J'ai repensé à toutes ces fenêtres qui ont volé en éclats le soir de l'explosion en février, j'ai repensé au bruit du verre qui craquait sous les pas, à ce trou béant de plusieurs mètres de large. J'ai repensé aux familles des morts, à ces colombes libérées en leur mémoire. J'ai aussi pensé à elle, à mon visage enfoui dans ses cheveux. J'ai pensé à Abby pour trouver ma paix.

J'ai fait du café, encore trop fort. La journée s'annonce belle, dans deux stations, je serai au Luxembourg. Je vais prendre une de ces chaises métalliques qui se réchauffent si vite au soleil et je vais laisser le temps filer, paresseusement.

Rien ne peut entraver la course folle des voiliers multicolores sur le bassin